

Modernité, christianisme et fin du monde.

- 1) Mise en situation de notre thème, afin de vous exposer la manière dont j'ai choisi de le traiter.**
- 2) Exposition du lien, ténu, entre Modernité et fin du monde.**
- 3) Eléments de réponse chrétienne.**

1) Mise en situation :

Aujourd'hui, on parle d'éco-anxiété.

Laquelle suscite l'écoterrorisme.

Pire : on alimente celui-ci par celle-là puis on stigmatise celle-là par celui-ci.

A l'école, on enseigne aux enfants les catastrophes auxquelles ils ne pourront pas échapper. Mais s'ils laissent tout là pour défendre leur possibilité d'exister dans le futur, ce même Etat qui propage l'éco-anxiété appelle à terrasser leur soulèvement.

Heureusement pour moi, je n'ai pas appris l'éco-anxiété à l'école. Je l'ai attrapée tout seul, alors que j'avais huit ans. En avril 1986, la centrale de Tchernobyl sautait.

Autre chance : je n'ai pas eu besoin d'être éco-terroriste. Un vieil homme, nommé Günter Anders, le faisait pour nous ; il appelait à la violence pour saboter la machine et faire mentir l'adage qui veut qu'on n'arrête pas le progrès.

Il se trouve qu'à cet âge de huit ans, je vivais deux mondialisations.

Celle du nuage, évidemment. Mondialisation spatiale et temporelle, selon l'unité de temps et de lieu.

Spatiale en ce que, bien avant les Berlinoises, le nuage se faisait tous les murs qui nous séparent.

Temporelle, aussi puisque, comme l'avait montré Hans Jonas, nos actes avaient désormais des effets dont le terme excédait largement l'époque où ils étaient posés. Ainsi des radiations nucléaires...

Le mois suivant, toutefois, j'assistais à une autre mondialisation, heureuse celle-ci : le bien-nommé Mondial, coupe du monde de football à Mexico. Michel Platini, l'Italien qui avait grandi à Joeuf, à quelques km de chez moi, y joua le rôle que vous savez.

Il y eut certes une petite fin du monde, quand l'Allemagne bâtit la France en 1/2 finale.

La France perdait contre l'ennemi, mais sans passer par la montée aux extrêmes imaginée par Clausewitz lors de la guerre entre la France et la Prusse. Il y avait comme un goût de fin de l'Histoire.

J'avais huit ans, et je contemplais le monde comme fête et comme catastrophe.

Et il se pourrait que la fête elle-même soit la catastrophe, comme l'avait pressenti Philippe Murray, comme on le verra aux JO de Paris pour lesquels notre gouvernement a déjà fait passer quelques lois martiales, liberticides, propres à étouffer un peu plus la possibilité d'un monde.

Il se pourrait donc que la fin de l'Histoire, dont on s'est empressé de faire en Occident une fête, a partie liée à la fin du monde.

C'est ce que montre l'actualité récente.

Ces dernières semaines, dans plusieurs grands musées, des militants écologiques ont aspergé de nourriture quelques-uns des chefs d'œuvre de la peinture. En plus de la sauce-tomates et de la purée, ces activistes firent couler beaucoup d'encre. Pour ou contre leur façon de dire ce qu'ils ont à dire ? On s'est peu demandé, tant la réponse semblait évidente, ce qu'ils voulaient dire. Il faut sauver la planète, soit.

Or qu'est-ce qu'un Musée ? C'est la célébration de la fin de l'Histoire.

Le Louvre est créé en 1793. Il s'agissait, dans le sillage de la Révolution, de conférer

un statut aux biens dont l'Eglise venait d'être expropriée. Ces peintures, ornements et statues n'étaient plus considérés comme des objets de piété. On les conserva comme la trace d'un passé révolu. Tel était l'espoir révolutionnaire : l'Histoire, cette vallée où tant de larmes coulèrent, prenait fin. Bientôt, le règne incontestable de l'État remplacera celui, tumultueux, de l'Eglise. La science viendra à bout de nos croyances.

Si l'on s'est longtemps accommodé des pillages, parfois méthodiques, sans lesquels nos musées n'auraient jamais vu le jour (pensez aux campagnes napoléoniennes d'Italie ou d'Egypte, pensez aux récentes affaires de trafic d'antiquité qui éclaboussent l'ancien président du Louvre), c'est que, se dit-on plus ou moins consciemment, les civilisations qui furent ainsi spoliées appartenaient déjà au passé.

Pourquoi venons-nous au musée, sinon pour contempler, parmi tant d'œuvres merveilleusement conservées, notre victoire sur l'Histoire ? Celle-ci, paisiblement exposée, figée dans ses œuvres, est ainsi suspendue. **Le touriste peut en faire le tour.**

Et là, les militants balancent de la sauce tomate.

Au déracinement des pièces de musée, ils opposent le nécessaire enracinement de toute culture. Face à la supposée fin de l'Histoire, ils dressent une possible fin du monde.

A la volonté de conserver la culture, comme marque du passé, ils opposent l'urgence de conserver la nature, comme condition de l'avenir.

Qu'ai-je fait de mon éco-anxiété, contractée à huit ans ? D'abord, j'ai été tout à la fois catastrophé et festif, en un mot nihiliste et batteur de rock. Je voulais arracher à la nuit qui vient quelques cris.

Mais je me suis converti.

Par la foi chrétienne, j'ai pu mettre mon éco-anxiété en perspective d'une nouvelle conception du monde. Plus précisément, j'ai pu plonger la fin du monde dans une autre fin du monde, envelopper Tchernobyl (et Hiroshima) dans Jérusalem.

Car la foi, c'est son premier article, confesse que le monde est créé par le Père Tout-puissant.

Cela m'a donné le sens de l'heureuse contingence des êtres, du bienfait de leur multiplicité bariolée.

Inversion du schème grec : chronos, le temps grec qui, sempiternellement, s'écoule, ne comprend pas, de temps en temps, tel ou tel événement, tel kairos. C'est kairos qui contient chronos : le monde tient au *Fiat* de Dieu. Son arkè est commencement et commandement : que cela soit !

Et sa fin aussi est un kairos : le retour imminent du Christ, qui est aussi, aujourd'hui, chaque jour, son irruption dans le visage croisé du prochain.

La figure de ce monde passe, disait saint Paul, afin, dit-il, que nous soyons sans souci, nous invitant à user des biens de ce monde sans en abuser, à jouer le jeu de notre monde sans se prendre à son jeu.

Car quelque chose de cette figure ne passe pas mais demeure : les gestes posés par amour et qui, pour cette raison, appartiennent déjà à Dieu, sont Dieu et seront, par Dieu et en Lui, récapitulées à la fin des temps.

Plonger la Tchernobyl terrestre dans la Jérusalem céleste.

Avant de revenir, en conclusion, à cet immense pas de recul, si grand qu'il ressemble au saut de la foi, je voudrais vous en proposer un moindre, qui n'absout pas le monde dans la grandeur de Dieu mais met plus simplement en perspective la fin du monde avec

notre héritage récent, avec la Modernité.

Car tel est le parti pris de mon propos, à rebours, peut-être, du titre choisi pour cette Université d'été :

Je ne crois pas qu'il soit pertinent de nuancer la fin du monde par le syntagme, rassurant : « fin d'un monde ».

Car si ce n'est qu'un monde qui finit, parlera-t-on encore de monde ?

Si ce qui finit, ce n'est pas le monde au sens d'ensemble unifié, sinon harmonisé, des faits, alors notre Université ne peut que redire ce que l'on sait déjà : il y a des mondes, plus ou moins grands, jouissant d'une certaine autonomie, qui voient le jour et puis s'en vont. Les civilisations sont mortelles mais n'emportent pas dans la mort la civilisation...

Si ce n'est que la fin d'un monde, le nôtre, mais que le monde, lui, se porte bien, alors qu'importe.

Nous dirons seulement que le monde a changé de centre, qu'il se déplace en Afrique ou en Inde et que, certes, la chrétienté occidentale s'éteint, mais que, non seulement nous l'avons remarqué, mais nous remarquons aussi que chrétienté n'est pas synonyme d'un christianisme qui lui se porte bien.

Voici donc précisément quel sera mon angle d'attaque.

D'abord, nous vivons bel et bien dans ce que Anders nommait, suite à la fabrication de la Bombe A, donc à la possibilité d'une extinction de la vie humaine sur terre, dans le temps de la fin.

Nous vivons cette époque en quatre sens, que je voudrais explorer et qui, tous, tiennent à l'acte de naissance de notre Modernité.

Non pas, donc, la fin d'un monde mais la fin du monde, universellement, rapportée toutefois à ce qu'est notre monde particulier, en tant notamment qu'il fut moderne.

Pourquoi la Modernité ?

Revenons au Musée et à son opération originelle de démondanésation des œuvres qu'il expose pour que le touriste en fasse paisiblement et pacifiquement le tour, sous le jour de la fin de l'histoire.

Cette analyse, je la dois au penseur Jean-Louis Déotte.

« L'art-du-Musée est intrinsèquement un art de l'apocalypse : il rend concevable un art pour lequel le monde ne serait plus nécessaire. »

Jean-Louis Déotte, *Le Musée, l'origine de l'esthétique*, L'Harmattan, 1993, p.53

(Il se faisait l'écho de Heidegger :

« Le mode de représentation muséal nivelle tout dans l'uniformité de l' « exposition ». Là il n'y a que des places, pas de site. » Martin Heidegger, « Sur la Madone Sixtine », *Poésie*, N°81, IX-1997

Or ce même Jean-Louis Déotte a cette formule qui m'a récemment arrêté :

« L'hypothèse apocalyptique [constitue] la structure de la Modernité, sa tension productive, sa matrice. »

Jean-Louis Déotte, *Le Musée, l'origine de l'esthétique*, L'Harmattan, 1993, p.50

Cette formule sera le fil directeur de mon propos.

2) Exposition du lien, ténu, entre Modernité et fin du monde.

La Modernité, ce sont 4 noms, quatre gestes, qui ont tous rapport à la fin du monde. Qui peut-être la provoque aujourd'hui ou en rendre l'imminence évidente.

A. Descartes dans son poêle : l'individu autoposé.

a) Cogito hors monde :

Ce n'est pas une simple réduction du monde, mais son anéantissement :

Le sujet moderne se définit comme « un résidu de négation du monde. » (*Residuum der Weltvernichtung*, Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, §49)

b) « Je suis j'existe » : cette proposition est vraie sans l'attestation d'autrui : un je sans tu.

« L'échec de la pensée cartésienne ou husserlienne dans l'élaboration des problèmes du temps et d'autrui résulte du philosophème aberrant qu'est le Cogito : un je sans tu. »

Jean-François Lyotard, *Lectures d'enfance*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1991, p. 135.

c) Il oublie même qu'il parle (Bonald) :

« Il ne faut donc pas commencer l'étude de la philosophie morale par dire "je doute", car alors il faut douter de tout, et même de la langue dont on se sert pour exprimer son doute, ce qui est au fond une illusion de l'esprit, et peut-être même une imposture ; mais il est au contraire raisonnable, il est nécessaire, il est surtout philosophique de commencer par dire "je crois". »

Louis de Bonald, *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, 1818.

L'oubli est l'essence de la modernité d'après Heidegger, puis Arendt : oubli de l'entre-deux, dans une vie seulement bourgeoise.

D'ailleurs Descartes est libre de tout souci, dans un poêle !

d) Performatif : il se tire du néant. Butler vu par Eric Marty.

B. Galilée : la science ou le monde acosmique.

a) Expérience en vase clos, abstraction faite à la fois du milieu (du monde) et du sujet.

b) Hypothèse d'un monde muet : qu'on doit « soumettre à la question » (Kant) pour le connaître ; voire : « modernité alogale » (Jan Marejko) ; contrairement à Descartes, ce monde parle, il est un « livre toujours ouvert écrit en langages mathématiques) mais tout seul, sans adresse : il n'a pas besoin de moi pour se dire.

c) Fin du monde en ce que, partout, le lieu est remplacé par l'espace. Espace comme étendue indéfinie sur laquelle viennent s'inscrire des mouvements géométrisables : parking comme vérité de l'urbanité ; multiplication des zones.

Ou musée...

d) Monde objectivé : Henry. Pornographie : scène de visibilité, abstraction faite de toute histoire.

C. Hobbes : l'Etat ou la somme des individus.

a) Etat de nature = antimythe par rapport à la Genèse ; laquelle était déjà une réécriture du mythe d'Athraasis (par rapport au sens de la Création : utilitaire ici -décharger les Igigu de la domination des Annunaku, gratuit là ; et du déluge comme du sacrifice : mettre fin à la rumeur du pullulement.) Ce qu'on donne, c'est la mort par la relation.

b) Tout mythe finit par devenir vrai.

Crise covid, spot du gouvernement.

Esposito : communauté/immunité.

Les individus modernes deviennent vraiment tels – c'est-à-dire parfaitement in-dividus,

individus "absolus", délimités par une ligne frontière qui à la fois les isole et les protège – seulement s'ils se sont préalablement libérés de la "dette" qui les lie les uns aux autres, s'ils sont exemptés, exonérés, dispensés de ce contact qui menace leur identité en les exposant à un possible conflit avec leur voisin, en les exposant à la contagion de la relation.

D. Locke : le Marché

- a) Autre mythe : le troc, alors que donnant/donnant : on a toujours déjà reçu.
- b) Marché : lieu d'interchangeabilité totale ; il faut se défaire de son site, de sa provenance ; Espace galiléen comme fond économique.
Sans visage : Texte de Faire face.
- c) L'essence de la modernité d'après Junger et Heidegger : mobilisation totale ; et liquidité absolue (Jean Ziegler : vie liquide).

« Le même rapport d'Abstraction peut aussi bien s'analyser comme le règne du Capital selon Marx, que comme règne de l'essence de la Technique Moderne selon Heidegger » écrivait Gérard Granel, évoquant, dans ses *Etudes*, la modernité comme un « décollage ontologique hors de l'attraction de la finitude ». Qu'il s'agisse du fétichisme de la marchandise (Marx) ou de la réécriture cybernétique du vivant (Heidegger), il s'agit de mettre au principe de notre agir le refus de toute « finitude », de tout ce qui résiste et de tout ce qui vit.

- d) Christianisme : méfiance de l'idée de travail (envoi des 72) et éloge du vol (saint Thomas, le Royaume comme un voleur).

Conclusion : nous ne sommes plus au monde.

Une saison en enfer : « La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde. »

4) Éléments de réponse chrétienne.

Quel point commun entre ces quatre piliers ?

Maladie du don :

- a) Descartes se pose tout seul (voir Olivier Rey) : Munchhausen.
- b) Hobbes : tuable et non mortel donc donné en sa finitude et confié au soin d'un autre. Cf. **le fait divers en Vendée ; « démortalisé »**.
- c) Galilée : Kant forcer la nature à répondre à ses questions. Cf. sympathie bergsonienne ou phénoménologie.
- d) Locke : marchandisation, incapable de penser gratuité (Portmann vs Darwin).

Effet global : la dénatalité.

Réponse chrétienne : les cinq sens de la vie chrétienne.

Ne pas se tendre, se crispier, s'affoler (le péché comme impatience du bien).

Voir la fin du monde à partir de sa création, comme nous devons voir, contre Heidegger, la mort à partir de la naissance : elle est aussi un don.

Elle éveille cinq sens

1) Comme ce qui nous révèle le monde comme donné : sens de la gratuité

« La figure de ce monde passe », prévenait saint Paul dans la Première lettre aux Corinthiens, invitant par-là les premières communautés chrétiennes à se défaire des soucis mondains, des inquiétudes qui entravent la joie, des anticipations qui gâchent la vie : « que désormais vous preniez femme sans la posséder, et pleuriez sans vous accabler, et vous réjouissiez sans triompher, et achetiez des biens comme s'ils ne vous appartenaient pas. » (1, Cor 7, 30) Peut-être est-ce cela, être au monde : « user du monde comme n'en usant pas afin que votre joie soit parfaite. » (1, Cor 7, 31)

2) Sens de l'honneur :

Il était une fois, à l'imparfait, nécessairement imparfait. Il s'agit de sauver l'honneur. Car c'est à la fin qu'on sait ce qui aura eu lieu.

3) Sens de la pauvreté : usus pauper. Va-nu-pieds

*Ils étaient tous **déchaux** jusqu'au dernier comme des pèlerins d'un ordre inférieur car toutes leurs chaussures avaient été depuis longtemps volées. — (Cormac McCarthy, *La Route*, 2006, Éditions de l'Olivier, 2008, traduction de François Hirsch, page 28)*

« **Être pauvre, c'est être en relation avec un inappropriable.** » **Giorgio Agamben**

« Je crois que c'est une infirmité d'époque, une infirmité profonde, une infirmité grave que de se croire supérieur à ce dont on parle. »

« Je crois que c'est une infirmité d'époque, une infirmité profonde, une infirmité grave que de se croire supérieur à ce dont on parle. » « La phrase de Proust se croit plus belle que l'aubépine qu'elle décrit, c'est là sa faille. »

Christian Bobin, *La Présence pure et autres textes*, Paris, Gallimard, Nrf, 2008, p. 100 ;
La Lumière du monde, Paris, Gallimard, folio, 2001, p.64.

4) Sens de la crainte càd de l'imminence du retour du Christ, du kairos.

Les temps se sont contractés.

Agamben. Contre la parenthèse.

Davila : le chrétien est l'homme qui vit dans l'imminence d'un perpétuel tremblement de terre ou de ciel !

5) **Sens de l'humour** aussi : tout cela était prévu, le christianisme a pensé son propre échec. **Texte** de Girard.